

I.—PARTIE THÉORIQUE.

PRINCIPES DE LITTÉRATURE.

IV. PARTIE.

LES MOYENS DE SE FORMER LE STYLE.

IIIe Leçon.—L'analyse littéraire. (Suite.)

Prenons un autre morceau, un des plus justement célèbres de notre littérature : la péroraison de l'*Oraison funèbre* du prince de Condé.

Ici encore, nous recommandons aux professeurs de lire à l'avance, avec le plus grand soin, le passage entier. Ce qu'il s'agira, en effet, de rendre sensible à leurs jeunes auditeurs, c'est le *mouvement merveilleux* de cette péroraison. Bien lue, elle est déjà à moitié expliquée. C'est ici l'occasion de citer l'opinion de M. Legouvé, car il est des conseils sur lesquels on ne saurait trop insister.

“ Un des plus grands avantages de la lecture à haute voix, est de nous fournir un excellent moyen de critique littéraire. Apprendre à lire un morceau, c'est apprendre à le juger. L'étude des intonations devient forcément l'étude des intentions. On ne peut arriver à bien exprimer la pensée de l'auteur, qu'en s'en pénétrant profondément, et on s'en pénètre d'autant plus qu'on cherche à la bien exprimer. Il y a des beautés cachées, qui ne se révèlent qu'à celui qui veut les traduire par les sons ; les sons donnent une vie nouvelle aux mots, et la voix les revêt comme d'une lumière qui les fait mieux voir.” (1)

Après cette préparation générale, il sera bon de donner quelque idée du personnage même que fut Condé, — à moins que le reste de l'*Oraison funèbre* n'ait été lu entièrement.

(1) LEGOUVÉ : La lecture en action, p. 85.

Puis viendra la lecture, lente et posée, afin que rien n'échappe : puis enfin le commentaire.

* *

Un mot d'abord sur le héros célébré dans cette oraison funèbre.

Louis de Bourbon, prince de Condé, et premier prince du sang, eut une vie aussi agitée que glorieuse par endroits. Général en chef à vingt-deux ans, il remporta sur les Espagnols, en 1643, la célèbre victoire de Rocroy ; et par une série de triomphes, il prépara la paix de Westphalie (1648), le plus beau des traités de l'ancienne monarchie, et qui donna à la France, avec l'Alsace, la prépondérance dans toute l'Europe. Condé joua ensuite un rôle important dans les guerres civiles dont le ministre Mazarin fut le prétexte. Il tâta de la prison, et dans son dépit contre Mazarin, il alla jusqu'à mettre son épée au service de l'Espagne contre la France ; mais il reconnut bientôt sa faute, et le jeune Louis XIV, alors à l'aurore de son règne, — c'était en 1660 — lui accorda son pardon.

Pendant la seconde période de sa vie, Condé eut à reprendre les armes, entre 1668 et 1674 ; il rendit de grands services à la France ; mais ce qu'il se prit à aimer davantage encore que la guerre, ce furent les nobles distractions de l'esprit. Son palais de Chantilly et son hôtel à Paris furent le rendez-vous d'une cour nombreuse qui applaudit aux premiers succès de Racine et de Molière. Condé mourut en 1686, à soixante-cinq ans, laissant la réputation d'une des plus fières et des plus généreuses natures qu'on ait vues. Le roi voulut que rien ne fut épargné pour rehausser l'éclat de ses funérailles, et il désigna Bossuet pour prononcer l'oraison funèbre. Bossuet avait été pour le prince un conseiller et un ami ; il avait conversé bien souvent avec lui dans les allées du parc de Chantilly, "au bruit de ces jets d'eau qui ne se taisaient ni jour ni nuit." Il avait eut le bonheur de le voir revenir avec une indiscutable sincérité à des sentiments religieux, qui avaient subi quelque éclipse au cours de sa carrière. Bossuet connaissait donc son héros ; et en effet, au cours de cette magnifique oraison funèbre, l'admiration, l'affection personnelles de l'orateur percent à chaque instant et réchauffent le discours.

* *

Arrivons maintenant à la *péroraison*, un des plus nobles mor-

ceaux de toute notre littérature. Bossuet vient de terminer le récit de la mort de Condé ; puis ajoute :

“ Venez, peuples, venez maintenant ; mais venez plutôt, princes et seigneurs ; et vous qui jugez la terre, et vous qui ouvrez aux hommes les portes du ciel ; et vous, plus que tous les autres, princes et princesses, nobles rejetons de tant de rois, lumières de la France, mais aujourd'hui obscurcies et couvertes de votre douleur comme d'un nuage ; venez voir le peu qui nous reste d'une si auguste naissance, de tant de grandeur, de tant de gloire. Jetez les yeux de toutes parts : voilà tout ce qu'a pu faire la magnificence et la piété pour honorer un héros ; des titres, des inscriptions, vaines marques de ce qui n'est plus ; des figures qui semblent pleurer autour d'un tombeau, et des fragiles images d'une douleur que le temps emporte avec le reste ; des colonnes qui semblent vouloir porter jusqu'au ciel le magnifique témoignage de notre néant : et rien enfin ne manque dans tous ces honneurs que celui à qui on les rend. Pleurez donc sur ces faibles restes de la vie humaine ; pleurez sur cette triste immortalité que nous donnons aux héros. Mais approchez en particulier, ô vous qui courez avec tant d'ardeur dans la carrière de la gloire, âmes guerrières et intrépides ! Quel autre fut plus digne de vous commander ? mais dans quel autre avez-vous trouvé le commandement plus honnête ? Pleurez donc ce grand capitaine, et dites en gémissant : Voilà celui qui nous menait dans les hasards ; sous lui se sont formés tant de renommés capitaines, que ses exemples ont élevés aux premiers honneurs de la guerre : son ombre eût pu encore gagner des batailles ; et voilà que, dans son silence, son nom même nous anime ; et ensemble il nous avertit que, pour trouver à la mort quelque reste de nos travaux et n'arriver pas sans ressources à notre éternelle demeure, avec le roi de la terre il faut encore servir le roi du ciel. Servez donc ce roi immortel et si plein de miséricorde, qui vous comptera un soupir et un verre d'eau donné en son nom plus que tous les autres ne feront jamais tout votre sang répandu ; et commencez à compter le temps de vos utiles services du jour que vous serez donnés à un maître si bienfaisant. Et vous, ne viendrez-vous pas à ce triste monument, vous, dis-je, qu'il a bien voulu mettre au rang de ses amis ? Tous ensemble, en quelque degré de sa confiance qu'il vous ait reçus, environnez ce tombeau ; versez des larmes avec des prières ; et admirant dans un si grand prince une amitié si commode et un commerce si doux, conservez le souvenir d'un héros dont la bonté avait égalé le courage. Ainsi puisse-t-il toujours vous être un cher entretien ! ainsi puissiez-vous profiter de ses vertus ! et que sa mort que vous déplorez, vous serve à la fois de consolation et d'exemple ! Pour moi, s'il m'est permis après tous les autres de venir rendre les derniers devoirs à ce tombeau, ô prince, le digne sujet de nos louanges et de nos regrets, vous vivrez éternellement dans ma mémoire : votre image y sera tracée, non point avec cette audace qui promettait la victoire : non, je ne veux rien voir en vous de ce que la mort y efface. Vous aurez dans cette image des traits immortels : je vous y verrai tel que vous étiez à ce dernier jour sous la main de Dieu, lorsque sa gloire sembla commencer à vous apparaître. C'est là que je vous verrai plus triomphant qu'à Fribourg et à Rocroy ; et ravi d'un si beau triomphe, je dirai en action de grâces ces belles paroles du bien-aimé disciple : “ La véritable victoire, celle qui met sous nos pieds le monde entier,

c'est notre foi." Jouissez-en éternellement par l'immortelle vertu de ce sacrifice. Agréez ces derniers efforts d'une voix qui vous fut connue. Vous mettez fin à tous ces discours. Au lieu de déplorer la mort des autres, grand prince, dorénavant je veux apprendre de vous à rendre la mienne sainte : heureux si, averti par ces cheveux blancs du compte que je dois rendre de mon administration, je réserve au troupeau que je dois nourrir de la parole de vie les restes d'une voix qui tombe, et d'une ardeur qui s'éteint !

1° Au point de vue des *idées*, voyez-vous se dérouler la longue suite de cet immense cortège en pleurs qui se lève à la voix de Bossuet, et, dans l'ordre même qu'il prescrit, s'achemine vers le cercueil pour y apporter un suprême hommage et y recueillir une dernière leçon ? D'abord les seigneurs, les grands de la terre le front baissé, les yeux ennuagés de larmes ; puis les magistrats et les prêtres, les soldats qui servirent sous Condé ; les amis ensuite, et ceux qui eurent la faveur du prince ; enfin Bossuet qui, non content d'avoir immortalisé par son éloquence la mémoire du défunt, veut encore venir déposer sur le corps de celui qu'il aime la touchante promesse d'un éternel souvenir. Quelle évocation plus ample et plus majestueuse ! Cela est vraiment merveilleux et d'un rythme exceptionnellement beau.

2° Descendons maintenant à quelques observations sur le *style*. Un certain nombre de mots et de tours sont propres au dix-septième siècle.

Ainsi Bossuet écrit : "*des fragiles images*" ; c'est au XVIII^e siècle que s'est fixée la règle actuelle qui veut que lorsque le nom, précédé d'un adjectif, est pris au sens partitif l'article disparaisse : aujourd'hui nous disons "*de fragiles images*."—Plus bas l'orateur parle d'un "commandement plus *honnête*." Ce mot signifie "civil, courtois, poli," au XVII^e siècle ; lequel sens est aujourd'hui vieilli. Le verbe *faire*, remplaçant un verbe précédemment exprimé dont il prend le régime, est d'un usage constant à l'époque de Bossuet : "Servez donc ce roi... qui vous *comptera*... plus que tous les autres ne *feront* (compteront) jamais..."—Bossuet se sert du terme "*amitié commode*," dans le sens latin, qui veut dire "d'humeur facile et aimable" ; il use d'un tour bref et concis, en disant : "être un *cher entretien*," tandis que nous dirions "un *cher sujet* d'entretien."

Voilà la preuve qu'il faut savoir regarder de près les textes, car la langue d'aujourd'hui diffère bien plus qu'on ne croit de celle du XVII^e siècle : elle a vécu, donc elle a changé.

3° Il y a des remarques plus intéressantes encore, au point de vue *littéraire*.

Ce qui frappe dans ces phrases d'un mouvement magnifique, c'est la poésie de l'expression, chose rare au XVII^e siècle. Ce qui fait le grand mérite de la langue de ce temps, c'est l'absolue propriété des termes et la plénitude de l'expression. Elle est d'une justesse, d'une exactitude merveilleuse : elle étreint la pensée au plus juste et ne fait qu'un avec elle. Voilà pourquoi les écrivains d'il y a deux cent cinquante ans sont des éducateurs incomparables et resteront d'éternels modèles. Mais, en revanche, la langue du grand siècle n'est pas, comme la nôtre, riche de couleur, abondante d'images, rajeunie de métaphores. L'imagination est toujours tenue en bride ; il est cependant deux ou trois écrivains qui, chacun dans son genre, échappent à cette loi : La Fontaine, Mme de Sévigné, et Bossuet.

Voyez plutôt : " Venez... princes et princesses, nobles *rejetons* de tant de rois, *lumières* de la France, mais aujourd'hui *obscurcies* et couvertes de votre douleur, *comme d'un nuage*." Il y a là une création d'expression véritablement poétique, genre V. Hugo. — Il en est de même des suivantes : " des colonnes qui semblent *vouloir* porter jusqu'au ciel le magnifique *témoignage* de notre néant ;" "*verses* des larmes avec des *prières* ;" "*averti* par ces cheveux blancs du compte..."

Quant au *ton* de cette péroraison, il est majestueux et même sublime. Ce caractère résulte d'abord du riche déploiement de la phrase, de la magnificence des images, et aussi, de la généralité de certaines expressions. Une des conditions du style simple et posé, c'est d'appeler les choses par leur nom le plus ordinaire. Ici Bossuet recherche la périphrase pour le plus d'ampleur qu'elle communique au discours et pour l'enrichissement que, bien choisie, elle ajoute à l'idée. Ainsi, il ne dit pas " Vous, *magistrats*, et vous, *prêtres* " ; il dit " Vous qui jugez la terre et vous qui ouvrez aux hommes les portes du ciel " ; — il ne dit pas " vous soldats " ; il dit " ô vous qui courez avec tant d'ardeur dans la carrière de la gloire, âmes guerrières et intrépides. "

Arrêtons ici nos réflexions : on voit si la péroraison de cette oraison funèbre est une œuvre d'art achevée.

IVe LEÇON.—LA TRADUCTION.

1. Que la traduction soit un des meilleurs exercices pour la formation du style, cela n'est point douteux ; et l'on verra ailleurs sur quoi se fonde cette assertion.

Avant tout, il importe de dessiner les grandes lignes d'une "méthode pratique," en vue d'en tirer le meilleur profit possible. — C'est ce que nous essaierons de faire ici.

* * *

Nous nous occuperons exclusivement de la "version latine," afin de simplifier notre exposé : d'ailleurs c'est le latin qui, par ses analogies avec notre langue française, se prête le mieux à un travail fécond de traduction.

A. Exercices écrits.—Nous entendons par là les devoirs à faire en dehors de la classe. Le professeur dicte le texte ou le choisit dans un des livres qui sont aux mains des élèves. Cornelius Nepos, Salluste, Cicéron, Tite-Live, Tacite même, fournissent une abondance de passages relativement faciles. — On pourra puiser également dans les Pères de l'Eglise, dont quelques-uns ont admirablement manié la langue latine (1). Les emprunts aux poètes devront être plus discrets, car la poésie comporte des difficultés spéciales qui sont de nature à rebuter les enfants.

Chaque élève ayant remis son devoir, le professeur l'annote en soulignant les fautes. Puis il fait reprendre le texte en classe, et le fait expliquer mot à mot par un ou plusieurs de ses auditeurs.

Une fois ce travail préliminaire terminé, il prend en main une bonne traduction et il commence à lire lentement en ordonnant aux élèves de suivre sur le texte latin.

De temps en temps il s'arrête, et, par une rapide question, il s'assure qu'il est bien suivi et que la correspondance entre telle expression française et telle expression latine a été fidèlement saisie.

Rien n'est plus propre que cet exercice à faire comprendre le génie des deux langues, et par conséquent à initier les jeunes gens aux *secrets* de chacune d'elles.

(1) Nous recommandons les **Morceaux choisis** des Pères de l'Eglise latine, par F. MONIER. (Paris. Poussielgue.)

1° Britannia situm populosque, multis scriptoribus memoratos, non in comparationem curæ ingeniivæ referam, sed quia tum primum perdomita est : itaque que priores, nondum comperta, eloquentia percoluere, rerum fide tradentur. Britannia, insularum quas romana notitia complectitur maxima, spatio et cælo in orientem Germania, in occidentem Hispania obtenditur... etc.

2° Plusieurs auteurs ont décrit la Bretagne et ses habitants, et, si j'en parle à mon tour, ce n'est point pour leur disputer le prix du savoir ou du talent, mais la conquête n'en fut achevée qu'à cette époque. et, dans un sujet où mes devanciers, privés de renseignements certains ont eu le mérite de l'éloquence, j'aurai celui de l'exactitude. La Bretagne, la plus grande des îles que connaissent les Romains, s'étend à l'orient vers la Germanie, à l'occident vers l'Espagne... etc. (Trad. Burnouf.)

Tout en lisant cette traduction, le professeur peut s'interrompre et demander : — A quel mot latin correspond : "disputer le prix"? Il faudra que l'élève réponde aussitôt : "A—*comparationem*." — Et, "achevée"? — Ici il y aura probablement quelque hésitation. Le professeur montrera alors que ce participe traduit le préfixe *per* dans *perdomita*. — Burnouf rend toutes les nuances et apprend à les exprimer.

Et les interrogations continuent ainsi. Elles ont le double avantage de tenir les élèves en haleine et de leur montrer la souplesse de la langue française qui se modèle sur le texte latin et en suit les plus délicats contours.

B. Exercices oraux.—Un travail au moins aussi profitable peut également être fait en classe. Le professeur choisit un passage. Un ou plusieurs élèves l'expliquent littéralement. Une fois que le sens exact a été saisi de tous, un élève est envoyé au tableau, et là il écrit, suivant son goût, "le bon français."

Le professeur invite alors les condisciples à juger cette première traduction et à proposer leurs corrections. Celles qui paraissent les meilleures sont immédiatement substituées au premier texte.

Lorsque personne ne trouve plus rien à critiquer, le professeur fait reprendre le texte latin, puis il lit lui-même la traduction française imprimée.

Les élèves peuvent ainsi comparer à leurs propres essais ce texte définitif, et ils en mesurent d'autant mieux la perfection qu'ils ont essayé précédemment — et sans y parvenir — de la réaliser.

* * *

Tels sont les principaux procédés dont nous recommandons l'usage.

Ils forcent les élèves à *lutter* contre une langue qui n'est pas la leur, à chercher dans leur mémoire les tours les plus propres pour rendre telle nuance qu'ils entrevoient, à donner à leur phrases une structure aussi semblable que possible du modèle à celle du modèle latin, mais sans jamais cependant compromettre l'équilibre et l'harmonie que requiert le français.

“ En courant après l'expression qui lui échappe, en faisant appel à ses souvenirs, en empruntant à ses lectures, ce que le jeune homme apprend, c'est cet art d'écrire difficilement qui est tout l'art d'écrire.” (1)

P. DE LABRIOLLE.

(1) R. DOUMIC : Revue des Deux-Mondes. Juin 1894.



II.—PARTIE PRATIQUE.

N° I.

LE SONNET.

Le marquis de Rochefort composa, dans sa jeunesse, pour concourir aux Jeux Floraux de Toulouse, un sonnet qui est d'une belle envolée poétique et d'une gracieuse piété.

Personne n'ignore l'histoire de ce journaliste, né en 1830, qui, après avoir renié son nom, sa famille, ses traditions, sa foi première, s'est signalé sous l'Empire par ses pamphlets, en 1871 par sa participation à la Commune, en 1874 par son évvasion de Nouméa, depuis, par la fondation et la direction du journal parisien *l'Intransigeant*, partout et toujours par son esprit mordant, gouailleur, nourri de la haine la plus violente, la plus diabolique contre la religion. Qui aurait pu prévoir une pareille vie, en lisant les vers qui suivent :

I. — A MARIE.

Toi que n'a pu frapper le premier anathème,
Toi qui naquis dans l'ombre et nous fit voir le jour,
Plus reine par ton cœur que par ton diadème,
Mère avec l'innocence et Vierge avec l'amour,

Je t'implore là-haut, comme ici-bas je t'aime :
Car tu conquis ta place au céleste séjour,
Car le sang de ton Fils fut ton divin baptême,
et tu pleuras assez pour régner à ton tour.

Te voilà maintenant près du Dieu de lumière
Le genre humain courbé t'invoque la première ;
Ton sceptre est de rayons, ta couronne de fleurs ;

1. — Le sonnet est d'origine italienne. Il conquist droit d'asile en France aux XVI et XVII siècles ; le XVIII laissa tomber cette vogue, et notre temps a vu ce poème reconquérir les suffrages des connaisseurs.

2. — Ce poème embrasse quatorze vers, divisés en deux quatrains et deux tercets. Il peut être écrit en vers de dix, de huit et même de sept syllabes ; mais il préfère, avec raison, l'alexandrin. Dans un cadre aussi étroit, il faut bien laisser à la pensée l'espace nécessaire et donner au poète la possibilité de dire quelque chose.

Tout s'incline à ton nom, tout s'épure à ta flamme,
 Tout te chante, ô Marie : et pourtant quelle femme
 Même au prix de ta gloire eût bravé tes douleurs ?

* *

2. — LE SEMEUR.

Seul à son grand labeur sous le ciel inclément,
 Le semeur dans le champ promenait sa main lente.
 Un charletan, sonnait sa fanfare Insolente,
 Sur le tertre voisin monta pompeusement.

Il eut autour de lui la foule en un moment,
 Fit ses tours, harangua d'une façon turbulente,
 Flatta fort ces oïsons, et, séance tenante,
 Leur vendit son remède à tous maux, chèrement

Le semeur dans le champs menait son pas tranquille.
 Le charlatan piqué tança cet indocile :
 " Eh ! là-bas ! l'homme au sac qui balances ta main,

" Sais-tu pas que je vends la vie et l'espérance ?
 Que fais-tu, quand ceux-ci boivent l'eau de Jouvence ?"
 L'autre, semant toujours, dit : " Je leur fais du pain."

L. VEUILLOT.

* *

3. — PRIÈRE DU PÊCHEUR REPENTANT.

Grand Dieu ! tes jugements sont remplis d'équité ;
 Toujours tu prends plaisir à nous être propice ;
 Mais j'ai fait tant de mal que jamais ta bonté
 Ne me pardonnera qu'en blessant ta justice...

3. — Les deux *quatrain*s roulent sur deux rimes pareilles : si le sonnet commence par une rime *féminine* : Ex. n° 1 et 4, "anathème... en joie..." cette rime est suivie de deux rimes *masculines* : Ex. n° 4, "dur... azur"... : c'est le sonnet **régulier** ; si la rime *féminine* du premier vers est suivie d'une rime *masculine*, et celle-ci d'une *féminine*, Ex. n° 1, "jour... diadème"... : c'est le sonnet **irrégulier**.

Si le sonnet commence par une rime *masculine*. Ex. N° 2 et 3 les deux rimes *féminines* sont enveloppées de deux *masculines* : sonnet **régulier**, ou alternant entre elles : sonnet **irrégulier**.

Où. Seigneur, la grandeur de mon impiété
 Ne laissa à ton pouvoir que le choix du supplice.
 Ton intérêt s'oppose à ma félicité
 Et ta clémence même attend que je périsse.

Contente ton désir puisqu'il t'est glorieux ;
 Offense-toi des pleurs qui coulent de mes yeux.
 Tonne, frappe; il est temps; rends-moi guerre pour guerre.

J'adore en périssant la raison qui t'aigrît ;
 Mais, dessus quel endroit tombera ton tonnerre
 Qui ne soit tout couvert du sang de Jésus-Christ ?

* * *

4. — LA MACHINE.

Dans la fabrique en feu la Machine est en joie.
 Le chauffeur la nourrit du charbon le plus dur ;
 Et le soufflet, poumon robuste, vers l'azur
 Envoie une fumée épaisse qui flamboie.

La Machine toujours guette l'Homme, sa proie.
 Il te faut, ouvrier, coup d'œil vif et pied sûr,
 Pour éviter l'horrible embrasement obscur
 Que donne à l'homme étroit l'engrenage qui broie.

La Machine parfois pousse des cris humains,
 Et souvent le cylindre, en broyant les matières,
 Ecrase des poignets et des jambes entières ;

La roue, en tournoyant, semble agiter des mains ;
 Sur le pilon de cuivre une tête se pose,
 Et dans le cuvier noir coule un sang tiède et rose.

ED. LEPELLETIER.

4. — Les *tercets* contiennent chacun, soit deux rimes féminines n° 1, « lumière... première; flamme... femme, » soit deux rimes masculines n° 3, « glorieux... yeux ». Nécessairement, une rime leur est commune : c'est la masculine, si les autres sont féminines, et réciproquement.

5. — Des quatre sonnets du texte, celui de L. Vuillot est donc le plus **régulier**, et peut-être aussi le meilleur. Les autres donnent une idée nette du croisement des rimes dans les quatrains et dans les tercets.

N° II.

LA PREMIÈRE LEÇON DE LATIN.

Narration.—*Plan.* Circonstances de lieu, de temps, de personnes qui constituent les antécédents du fait à raconter.

1. La messe... visite au cimetière... état de l'atmosphère... les inscriptions tumulaires : *Requiescat in pace !.*, Embarras des enfants sur le sens de ces mots.

2. Recherches du petit Paul... insuccès... intervention du vicaire dans un court dialogue...

3. Empressement de Paul à renseigner sa petite sœur... méprise de celle-ci sur la valeur du mot : *repose*... rapprochements dans son esprit... perpexités le soir.

4. Le lendemain, Paul éclairât ses doutes... vrai sens de la formule *requiescat in pace*... Juliette en fait une prière... attendrissement de sa mère, à cette révélation.

5. Conclusion : vocation de Paul... il devient prêtre.

C'était le jour du douloureux anniversaire. Jour pour jour, il y avait un an, le père était mort : un homme jeune encore, un bon chrétien, le juge du district de B... ; il avait laissé son épouse avec deux enfants, un garçon et une fille. Le premier avait dix ans, c'était Paul. Paul voulait être juge quand il serait grand, et dans ce dessein il allait en classe chez Monsieur le Vicaire qui lui donnait les premières leçons de latin. Bien qu'il ne fût pas enfant de chœur attiré, il aimait à servir souvent la messe, à répondre, à chanter aux offices, comme si, au lieu de vouloir être juge, il avait eu la pensée d'être prêtre.

Sa sœur, elle, n'avait pas huit ans, c'était Juliette. Elle commençait à lire, sans songer à ce qu'elle serait un jour : elle voulait rester toujours, toujours avec sa mère.

*
*
*

Ce jour-là donc, la mère avait conduit ses deux enfants à l'église pour entendre la messe, célébrée à l'intention du défunt. Paul était resté près d'elle sans monter jusqu'au chœur, afin de mieux prier pour son père ; et la petite sœur, sans trop se rendre compte, lisait un peu dans son livre ou priait un peu en regardant les cérémonies ou l'attitude de sa mère.

La messe finie, celle-ci les conduisit au cimetière, et on pria longtemps et avec ferveur sur la tombe muette. On était en juin. Le cimetière ruisselait de chaude lumière ; le soleil courait sur les tombes, dorait les croix, chauffait le fer rouillé, donnait mille reflets aux fleurs qui s'épanouissaient pour les morts.

Paul et Juliette, pendant que leur mère achevait une dernière prière, puis redressait les fleurs et les couronnes blanches ou noires, suspendues aux bras de la croix mortuaire, allèrent un peu, à droite et à gauche, par les allées du cimetière. De temps en temps il se penchaient pour déchiffrer les inscriptions et, chaque fois, sur chaque pierre, partout, en achevant la dernière syllabe, ils retrouvaient ces mots : "*Requiescat in pace.*" Même sur les vieilles croix vermoulues, bien qu'à moitié effacée, ils la lisaient ou la devinaient aisément.

Qu'est-ce que cela pouvait donc signifier ? — "C'est du latin," dit Paul. Juliette n'en savait pas un mot de latin, et Paul n'avait pas encore vu ces mots dans sa grammaire. Il savait pourtant que *rosa* veut dire : la rose; *soror*: la sœur; *liber Petri*: le livre de Pierre.

Pourtant M. le curé et le vicaire chantaient le "Requiescat in pace" à l'église pour les enterrements et les offices, et il avait répondu assez souvent : *Amen*, lui, le petit Paul, l'apprenti clerc et latiniste.

— "Je te le dirai ce soir, Juliette. Je le trouverai bien en cherchant dans mon dictionnaire des commençants: ça doit y être.

— "Si nous le demandions à maman !

Est-ce que les mamans ne savent pas tout ? même le latin, pensa la petite ; le papa pour sûr le savait : maman doit le savoir aussi.

Mais non, il ne faut pas le demander à maman; elle est trop triste aujourd'hui. Elle a assez pleuré ce matin : il ne faut pas lui en parler, elle pleurerait encore. Paul le devinera bien : attendons.

* * *

Et Paul, son livre et son cahier d'écolier sous le bras, s'en alla au presbytère un peu plus tôt que de coutume, après midi. C'était avec la pensée de feuilleter, en cachette, son dictionnaire latin-français, avant l'arrivée du vicaire et le commencement de la leçon.

Le voilà qui tourne les feuillets du livre et cherche à la lettre *R.*, mais il ne trouve pas. — Ce n'est que le dictionnaire des com-

ménçants ; il n'y a pas tout, tant s'en faut. Si l'on cherchait dans le gros ! Et, hissé sur une chaise, il le tire des rayons de la bibliothèque : mais, nouvelle déception, il ne trouve pas davantage.

Pauvre petit Paul ! que ne songe-t-il à ouvrir son livre de messe : il y verrait tout de suite la traduction française en face de la phrase latine. Mais on ne pense pas à tout, à cet âge.

Paul désappointé, expliqua donc son embarras à son professeur qui venait d'entrer.

— “ Paul, tu sauras bientôt traduire tout seul ces mots. *Requiescat in pace!* cela veut dire : *Qu'il repose en paix!* — Quand on le chante à l'office, quand on le répète à chaque grain du cha-pelet des morts, quand on l'écrit sur les croix ou les pierres du cimetière, afin qu'il y soit une prière perpétuelle, c'est pour que Dieu donne le repos éternel aux défunts.”

* * *

La leçon terminée, Paul courut chez lui : il conduisit bien vite sa sœur Jans un coin du jardin, où il lui révéla le sens de ces mots mystérieux.

— Qu'il repose en paix ! Elle savait donc cela maintenant, la petite Juliette ; elle tourna et retourna cette belle invocation dans sa petite mémoire, durant la soirée. Elle rêva longtemps avant de s'endormir, transportée en esprit au cimetière, et ses paupières ne se fermaient pas : elle redisait instinctivement : Qu'il repose en paix !

Son père avait passé tant et tant de nuits sans dormir, quand il était en santé. Lorsque, pendant le jour, il s'assoupissait un instant, on marchait doucement, bien doucement dans la maison. La maman, faisant les gros yeux et la grosse voix, disait tout bas doucement voix : — “ Paul, va t'amuser au jardin avec ta sœur. Papa *repose,*” ajoutait-elle.

Puis il s'était endormi pour ne plus s'éveiller, hélas ! Et les voisins, les amis, les parents qui étaient venus le voir étendu sur le grand lit tout blanc, s'en allaient en disant : — “ Il n'est pas changé ; on dirait qu'il *repose.* Mais, quand elle l'avait embrassé encore une fois, il était froid, glacé, sans aucun sourire sur son front lisse et dans ses yeux fermés.

Juliette pensait donc que son papa se reposait sous la tombe au cimetière : puis elle s'endormit en répétant : Qu'il repose en paix !

Au réveil du lendemain, elle interrogea son frère, lui demandant si c'était bien le sens des inscriptions : reposer dans la fosse ! Paul qui savait son catéchisme, savait aussi que c'est le repos de l'âme dans la paix céleste que l'on demande pour les morts. Il savait que l'âme pleure, souffre, quand ses péchés l'ont condamnée aux expiations du Purgatoire, que les prières des vivants, en abrégant les jours de leur purification, avancent l'heure où elle se reposera éternellement dans le Paradis des délices sans mesure.

Le soir, quand elle récita son *requiescat in pace*, Juliette ne fut plus aussi agitée : seulement elle le redit si souvent pour son père qu'elle s'endormit encore bien tard. Comme elle se tournait et se retournait dans son lit, sa mère s'aperçut qu'elle ne dormait pas.

— "Es-tu malade, mon enfant ?"

— "Maman, répondit-elle. Je dis le *requiescat in pace* pour papa."

La mère le redit avec elle en étouffant ses sanglots, puis elle l'embrassa, et Juliette s'endormit.

A partir de ce jour, Paul servit de préférence la messe des morts, toujours recueilli et les mains jointes; son cœur battait plus fort aux dernières paroles du prêtre : *Requiescat in pace*.

Il n'est devenu depuis ni avocat, ni juge. Sa bonne mère a rejoint son époux dans le cimetière, tandis que Juliette a grandi pieuse et bonne chrétienne. Petit Paul va souvent au cimetière, et devant la tombe qui va se refermer il se rappelle, ému et plein d'espoir, le souvenir de son enfance : Paul est prêtre, et c'est sa main qui a tracé les lignes de ce récit.

N° III.

MON CRAYON.

(Devoir d'une élève.)

Parmi les divers objets dont une pensionnaire fait usage, il s'en trouve un qui attire surtout aujourd'hui mon attention, c'est le crayon.

Le mot crayon vient du nom *craie*, parce que c'est avec cette substance qu'on fabriqua d'abord ces petits instruments. Le mien est fait avec une espèce de charbon, nommée plombagine, graphite ou quelquefois encore improprement mine de plomb. La petite place qu'il occupe dans mon coffret ne pourrait guère faire soupçonner son importance ; cependant il est mon aide, et sans lui que de privations ; et j'ose même dire, que de lacunes ! Combien de ses semblables sont là gisant au fond d'un misérable pupitre, sous une pile de livres, ou bien en arrière de vieux chiffons de papier ! Que d'autres, j'en connais de ceux-là, ont à déplorer la négligence de leur maîtresse écolière ! Oh ! ces élèves ne savent pas apprécier sa valeur.

Il vous semble peut-être ridicule qu'un si petit instrument puisse remplir de si grands services, cependant quel rôle il joue dans ma vie depuis plusieurs années ! N'est-ce pas lui qui me fit faire mon début dans l'art d'écrire ? Ah ! je me rappelle encore de mon embarras, lorsque pour la première fois, je pris un crayon pour tracer quelques lignes d'une écriture indéchiffrable. Quelle indécision !... quelle lenteur !... et pour résultat, quel magnifique barbouillage !

I. Les critiques qu'appellent cet essai se portent sur le *plan* et le *style* : le premier manque de logique, d'ordre, de cohésion : l'auteur donne l'*origine*, le *sens* du mot crayon, puis l'*utilité* et les *abus*, mais pourquoi la division en **passé** et **avenir**, puisque le crayon sert à tout moment aux élèves ? cela n'est pas naturel comme division, et conviendrait seulement en guise de conclusion : le plan est donc défectueux, et le développement qui concerne l'**avenir** ne nous intéresse point ; — le second paraît inégal, terne, incorrect même parfois : — "remplir de si grands services," — "je me rappelle encore de mon..." — "que des beaux exploits", — "se retracent à mon esprit", — "ceux de ta classe" est obscur, — "à qui tu seras, comme à moi, mon aide..." ; l'exclamation et Papos-trophe sont deux tours énergiques de langage ; on les a prodigués dans ce devoir jusqu'à la fatigue.

N'est-ce pas encore toi, ô mon crayon, qui, après plusieurs essais timides et infructueux, m'aïdas à redire à ma tendre mère les bons sentiments de sa petite fille ? Oh ! comme mon jeune cœur battait à la pensée du plaisir nouveau qu'elle allait éprouver ! Et n'est-ce pas à toi encore que je dois une grande partie de mes progrès dans l'art si compliqué du calcul ? Ne m'as-tu pas de plus souvent aidée à déterminer, sur une feuille destinée à devenir une carte géographique, l'espace relatif que les peuples de la terre y occupent ? Et quelle joie de pouvoir marquer sur l'un de ces espaces le beau nom "Canada" ! Hélas ! que n'ai-je à enregistrer dans les fastes de ton histoire que des beaux exploits comme ceux-là ! Mais en ce moment, combien d'images importunes se retracent à mon esprit !

Qu'est-ce que ces billets expédiés turtivement pendant l'étude ? Qu'est-ce que ces arabesques dont se sont maintes fois couvertes, comme par enchantement, les pages blanches de mes cahiers, pendant qu'une dévouée maîtresse se fatiguait à expliquer une leçon difficile ?

Oh ! je reconnais et je regrette aujourd'hui ma légèreté et j'en demande pardon, en promettant que ma main ne t'invitera plus à de pareils méfaits. Nous travaillerons de concert à les faire oublier. Voilà pour le passé !

Maintenant, si tu n'occupes pas un rang très élevé parmi ceux de ta classe, ne va pas croire que ta mission est inutile : au contraire, tu m'aideras à graver plus profondément dans ma mémoire les enseignements de la science, et pour te récréer, après le travail sérieux, tu feras les messages de l'amitié, mais en temps opportun.

Plus tard, il me faudra te donner une rivale, ou plutôt une remplaçante, car au foyer de la famille, mon aiguille devra avoir ma préférence.

II. Les **éloges** que mérite ce devoir concernent l'art d'avoir féconcé un sujet en apparence stérile et inculte : la première phrase est banale par le tour trop facile " Parmi les divers objets... " ; — l'*origine* du mot est une source utile à consulter ; — au lieu d'insister sur la " petite place ", il eût été préférable de considérer la *forme* grêle, modeste, humble du crayon ; — le *rôle utile* de cet instrument est juste l'idée maîtresse qu'il fallait mettre en évidence : malgré la fadeur du style, vous y avez réussi ; — les *abus* sont rapidement et légèrement touchés : c'est bien ce qu'il fallait ; — les tours suivants sont excellents : " enregistrer... ceux-là ", — " ma main ne t'invitera plus ", — " a que ta mission inutile ", " espérons que... pensée. "

Pourtant ne crains pas que je t'oublie, je te recommanderai à mes jeunes frères et sœurs à qui tu seras, comme à moi, mon aide fidèle et discret. Encore un mot. Depuis quelques années, les inventions ont fait de rapides progrès, on travaille à tout perfectionner. Pourquoi ne s'occuperait-on pas du pauvre petit crayon ? Espérons que bientôt nous aurons le plaisir de posséder le crayon électrique... un crayon plein d'esprit... qui s'aiguïsera tout seul... un crayon magique... enfin, qu'attendez-vous ? quelque chose comme la baguette d'une fée qui fasse jaillir des têtes les plus arides des merveilles de style et de pensée !

R. D.

N° IV.

SUJETS A TRAITER.

I. Instruments de la science et de l'art.—1. L'instrument en général. — 2. Compas. — 3. Baromètre. — 4. Thermomètre. — 5. Phonographe. — 6. Téléphone. — 7. Miroir. — 8. Lunette. — 9. Microscope. — 10. Télégraphie. — 11. Gazomètre. — 12. Burin. — 13. Pinceau. — 14. Plume. — 15. Presse. — 16. Filet. — 17. Ligne. — 18. Jeu. — 19. Balle, ballon. — 20. Poupée. — 21. Dé. — 22. Cartes.

II. Instruments de musique. — 1. Instruments à corde, à vent, de percussion. — 2. Harpe. — 3. Lyre. — 4. Violon. — 5. Piano. — 6. Flûte. — 7. Orgue. — 8. Harmonium. — 9. Accordéon. — 10. Guitare. — 11. Mandoline. — 12. Timbales, cymbales, tambour. — 13. L'orphéon. — 14. La musique vocale, instrumentale. — 15. Orchestre et fanfare.

III. Instruments des arts et métiers. — 1. Marteau. — 2. Hache. — 3. Couteau. — 4. Ciseaux. — 5. Scie. — 6. Brosse. — 7. Clou. — 8. Epingle. — 9. Aiguille. — 10. Chaudière à vapeur. — 11. Locomotive. — 12. Moulin. — 13. Pompe. — 14. Balance. — 15. Roue. — 16. Clef. — 17. Horloge. — 18. Montre. — 19. Bouteille. — 20. Tonneau. — 21. Bassin, canal. — 22. Caisse, coffre, boîte. — 23. Coffrefort. — 24. Sac. — 25. Corbeille.

I.—LA BOUTEILLE.

Plan à développer.

1. De la *verrerie*, où elle est née, la bouteille passe chez un marchand, puis dans la cave d'un riche banquier.

2. Emportée à la *campagne*, un dimanche, elle est vidée et abandonnée au bord d'un fossé, Une bonne femme la ramasse,

l'emplit de liqueur et la donne à son fils, jeune marin qui part pour les *mers lointaines*.

3. Il la vide gaiement au *passage de la ligne* (équateur). Mais la tempête survient, le navire se brise, après que le capitaine a enfermé dans la bouteille l'adieu des matelots.

4. Recueillie par un pêcheur, elle est rejetée sur le *rivage* où elle se brise en morceaux. Avec d'autres débris, elle est revenue à la *verrière* natale : pour elle une nouvelle vie va commencer.

II. — LE MIROIR.

La nature, a-t-on dit souvent, est le miroir des perfections de son Auteur. Le soleil est l'image de sa lumière inaccessible et de son ardeur infinie, la mer inspire l'idée de son immensité, les fleurs et les fruits, l'idée de sa beauté, de sa bonté, de sa douceur : et l'homme est le mystérieux abrégé qui concentre tous ses attributs à la fois.

La nature devient elle-même le miroir de ses propres ornements et de ses richesses : la glace des océans réfléchit le bleu firmament et l'astre royal ; le lac tranquille répète les arbres et les lignes de ses rives ; l'écho, a dit Joubert, est le miroir du son et l'image du bruit : et l'homme, inventeur des arts, s'est complu à copier la nature.

D'une main, il lui a dérobé le verre et le cristal ; de l'autre, l'étain et l'argent, corps simples qu'il étend en feuille sur la surface transparente : il a trouvé le **miroir**.

Miroir de poche, miroir de toilette, grand ou petit miroir, de forme ronde, carrée, ovale, il importe peu pour ces détails artistiques : c'est l'*usage* et le *sens* qu'il faut apprécier et juger.

* * *

Miroir ou glace se vend et s'achète pour que l'on puisse s'y regarder : quel mal y trouverait-on vraiment ! Est-il si étrange de soupçonner que l'on porte sur la tête une couronne de cheveux, que le front, les deux yeux, les deux joues, un nez, une bouche et un menton composent l'harmonie des traits du visage ! Comme personne ne perçoit sur soi-même l'ensemble de ces traits, on a recours naturellement au miroir.

L'enfant y regarde son minois rose et frais, et s'étonne de la merveille de voir son portrait pour la première fois ; sa curiosité

l'y ramène naïf, souriant, bientôt espiègle : il hasarde une grimace, un jeu de physionomie qui l'amuse, des contractions qui le délassent. C'est un objet *vicréatif* pour son œil avide de sensations ; mais la satiété accourt au galop, et il brise en morceaux le *jouet* qui l'a réjoui. Il dit au miroir : Assez, tu m'ennuies !

L'adolescence voit dans le miroir un objet *utile* : elle s'y ajuste la chevelure, y puise un conseil d'ordre, de propreté, de convenance, commence à y lire ses grâces, y revient avec un plaisir sans cesse croissant et le quitte sans réflexion et sans regret. Mais le miroir lui dit : Voilà ce que tu es !

La jeunesse s'empresse d'y voir l'utile et l'*agréable*. Pour elle ce petit meuble parle un langage secret : l'œil a regardé, contemplé, admiré chacun des traits et leur ensemble. Tous les jours le langage du miroir retentit plus fort comme un séduisant murmure qui fait naître et grandir le charme, la complaisance, l'enthousiasme. La vanité et peut-être l'illusion, sa sœur, trompent doucement, insensiblement, sournoisement l'imagination et l'esprit trop crédules, et le langage flatteur du miroir est devenu un oracle qui frise toujours le mensonge ; il insinue des idées de comparaison, de supériorité, de jalousie, de légèreté, que les colifichets et les fanfreluches de la mode viennent insidieusement aggraver de leurs caprices mondains. Le miroir a dit : Tu es mieux que ton voisin !

L'âge mûr traite d'ordinaire le miroir comme un meuble *sérieux*. La nécessité, les devoirs, les soucis, les responsabilités ont fait évanouir le fantôme ailé et son langage fallacieux ; et à mesure que les années font fuir les grâces et les attraits, que la douleur fait évaporer le parfum des lys et des roses en les couchant dans les rides de la vieillesse ennemie des plaisirs, l'écho mourant de la voix du fantôme se fait entendre, et dit : Souviens-toi de ce que tu as été et de ce que tu seras bientôt !

* * *

Et, chose merveilleuse ! le visage humain est lui-même le miroir de l'âme ; il est le verre de cristal à travers lequel se montre le tableau du dedans.

Sur le visage, comme sur une glace, se peint l'*innocence* : elle attire dans le *petit enfant* qui n'a pas conscience de la posséder et fait naître sur les lèvres de quiconque le voit un sourire de bonheur ; elle attire dans l'*adolescence* qui la laisse voir à travers son

regard vif et limpide, et sa grâce produit une impression de paix ; elle attire dans la *mère* qui la laisse rayonner à travers une auréole formée de souffrances et de dévouement, et fait éprouver un sentiment d'admiration ; elle attire dans le *vieillard*, chez qui elle se manifeste par la forte senteur des lauriers conquis aux combats qu'elle a dû soutenir, et engendre un profond sentiment de respect.

Sur le visage, comme dans un miroir, vient s'épanouir la *bonté* qui empêche l'innocence de s'affadir et de devenir monotone. Car l'innocence sans la bonté est une fleur artificielle qui lasse vite : unies toutes deux, elles exhalent l'arome d'une âme toujours en fleur.

Sur le visage et surtout dans les yeux, comme dans un miroir, tantôt rayonne la *joie* sereine et pure d'une nature heureuse ou victorieuse des passions, la *douceur* calme d'un tempérament équilibré, l'*allégresse* pétillante d'un esprit alerte, la *paix* inappréciable d'une conscience sans trouble et sans remords, le *recueillement* modeste d'une âme pieuse, l'*amour* ardent d'un cœur uni à Dieu ; tantôt éclate la flamme du courroux qui crépite et pétille, le feu de l'indignation qui tonne et gronde, l'ardeur du courage, de la bravoure, de la vaillance qui volent au triomphe ou à la mort ; tantôt la tristesse y jette un voile de deuil inconsolable, un flot de larmes qui ruissellent intarissables, la douleur et le repentir y tracent des sillons, et la mort vient enfin tout effacer en fermant pour jamais les yeux et les lèvres, en flétrissant cette fleur humaine, la plus belle et la plus captivante de la création.

Ainsi le foyer de la vraie beauté est dans l'âme, dans le cœur, et non dans les traits de la physionomie ; et Chateaubriand a écrit avec justesse ces belles paroles : " Dieu aime les belles âmes, même dans les corps hideux ! "

* * *

En résumé, la nature extérieure est le reflet des perfections de Dieu, mais elle demeure éternellement impuissante à en prendre connaissance et conscience : il lui faut l'œil de l'homme. L'œil humain, pour se voir lui-même, a besoin du miroir, meuble agréable, utile, sérieux, mais souvent dangereux par ses flatteries et ses mensonges. A leur tour, les yeux sont le miroir de l'âme et la physionomie en révèle les pensées, les sentiments, les affections, les passions. Et l'âme, le chef-d'œuvre invisible et intangible, est elle-même l'image et la ressemblance de la divinité. Gardons

pure, translucide, diaphane, sans poussière la surface de ce miroir céleste : puisse-t-il être toujours cher à Celle que l'Eglise nomme "le Miroir de Justice", à Celui que l'Apôtre appelle "l'Image de la substance de son Père !"

N° V.

Méthode théorique et pratique de composition littéraire.

(Suite v. p. 96.)

IV PARTIE : DÉVELOPPEMENT DU SUJET.

Influence de la Chevalerie.

MESSIEURS,

Comme toute société née pour le bien réel de l'humanité, surtout comme toute société qui a grandi et prospéré sous la tutelle de l'Eglise, la chevalerie a été en butte à de nombreuses persécutions, de nos jours.

Que ne lui a-t-on pas reproché ! Elle aurait favorisé l'oisiveté et les passions qui en forment le cortège. Elle aurait été le réceptacle de tous les ambitieux et de tous les coureurs d'aventures. L'arrogance serait son caractère. C'eût été une société dans une autre, "imperium in imperio," nuisible à la parfaite harmonie de la grande société, et dont l'indépendance, aux derniers jours de sa domination, eût été la révolte la plus ouverte et la plus grave qui ait marqué le cours des âges.

Des abus ! Il y en eut, il devait y en avoir. L'institution est humaine : il lui fallait ce cachet de son humanité. Mais encore ces abus ne sont-ils apparus qu'au moment où la Chevalerie chancelait sur ses bases.

Il est une vérité qui nous est doublement sacrée. C'est la sagesse des nations qui l'a dictée, elle nous a été formulée par une bouche qui nous est chère "*L'abus ne détruit pas le principes.*" Nous nous faisons un honneur de nous y appuyer et de saluer avec enthousiasme, comme bienfaitrice de l'humanité, une association dont l'influence fut si heureuse pour le bien-être et l'ennoblisse-

ment de l'individu, le perfectionnement de la société et le salut de la chrétienté au moyen âge.

* * *

La Chevalerie n'aurait jamais pu recevoir de Dieu une date plus favorable à sa naissance. Le christianisme régnait dans tous les cœurs, sur tous les royaumes de l'Europe. Partout il était aimé et respecté. La foi était ardente partout. Une grande pensée, un jour, jaillit du cœur d'un grand homme, et resplendit aux yeux de l'univers. C'était la noblesse et la vertu incarnées et parées de tous les charmes de la vaillance. Une œuvre se présente et sollicite le concours de nobles âmes. On devait s'armer pour Dieu et pour l'opprimé, ne vivre que pour le triomphe des saintes causes. La fin était haute, le but sublime. Pour y atteindre, comme pour atteindre à toute véritable grandeur, le prix était le sacrifice :

Aucun chemin de fleurs ne conduit à la gloire.

Pour se dévouer il faut l'amour. L'immolation à la cause de Dieu et de son frère suppose l'amour de Dieu et de son frère. Et si l'amour se mesure en raison du zèle, qu'elle n'était pas la charité en ces siècles de foi.

A côté du bouclier et de l'épée, et devant l'une et devant l'autre, le chevalier aura la prière. Sous le sourire de la gloire, qui le pousse à l'assaut, brille devant son âme une autre pensée ; il songe à la justice qu'on a méprisée, à l'opprimé qu'on écrase.

Si le succès ou les circonstances, un moment, laissent dormir son glaive et l'invitent au repos, son cœur alors même ne sommeillera point. Il est un autre théâtre que celui du champ de bataille, où se manifeste l'amour. Dans le calme de la vie, un chevalier de Calatranc, par exemple, sera moine de Cîteaux.

Par toute l'Europe il apparaîtra comme un homme de bien, fidèle à son Dieu et à son honneur. Et qu'exige-t-il, cet honneur ? Il l'engage à primer par la bienveillance, comme il domine par la bravoure. Il lui commande l'aménité du cœur, la distinction des manières. Et tout cela, parce qu'il a juré ses serments de soumissions à l'esprit de l'Ordre au jour de agrégation.

Tel admirons-nous le chevalier ; tel il se présente, tout rayonnant de beauté morale.

Comme le mal, la vertu aussi a sa contagion. On est faible

à résister à tout ce qui séduit ; et, quand cette séduction est celle du bien, quelle chute ! ou plutôt quel progrès heureux !

Les groupes se sont formés et s'étendent. La noblesse du caractère avait regardé dans les yeux de sa sœur : elle l'avait reconnue et lui avait tendu la main. Le bataillon s'est soudé, sous l'inspiration d'une même fin suprême : il est jeté en avant pour l'édification de l'humanité. Le monde s'arrête et s'étonne. Il croyait à la religion, mais n'avait pas soupçonné la "divine folie" du sacrifice de soi possible à de simples hommes. Dès longtemps le christianisme lui avait offert le spectacle de l'immolation quotidienne de la volonté ; il admirait aujourd'hui celui de la volonté et de la vie s'immolant à la fois.

Il contemple encore et s'étonne encore. Il voit, en chaque individu, les vertus qu'il s'est acquises. Il voit des milliers d'individus qui les possèdent toutes. La régularité est parfaite dans leur union. La perfection aussi le ravit, quand elle lui apparaît dans leurs relations sociales. La guerre, — il le reconnaît bientôt, — ne lui dérobe aucun de ses secrets. Surtout le courage est sublime, dit-il.

Où le puise-t-on?... Et le monde se prend à songer. Son vieux cerveau n'a pas à étudier longtemps, qu'il en voie la source dans la religion catholique, dont-il les sait être les fils, suivre les leçons de morale et cultiver les croyances. N'en a-t-on pas vu qui ont prononcé les trois vœux de la vie évangélique ? et les chevaliers de Calatrava — c'est une répétition, mais elle est glorieuse — étaient l'Ordre de Citeaux.

Ce que la vertu du particulier avait jeté de lumière sur la société, l'éclat de la chevalerie le reflétait sur l'Europe. Les adeptes se firent nombreux. Les commanderies furent semées, sous le souffle de Dieu, dans toute la chrétienté. Un lien tenait unis tous les peuples. Et louange soit à Dieu qu'il en ait été ainsi. Que serait-il advenu de la civilisation sans une telle chaîne ? Et cette union, aurions-nous à la bénir aujourd'hui, sans la Chevalerie ?

La barbarie frémissait d'envie et voulait de nouveau étendre son voile lugubre sur le monde. L'impie éprouvait des accès de rage, en constatant le prestige de la foi. Comment en éteindra-t-il le divin flambeau ? A quels moyens recourir ? En poursuivant avec plus de violence ses persécutions. La force domine déjà sur une partie des lieux où fut le berceau du christianisme. Il n'a

qu'à opprimer et à piller. La Chevalerie est en Europe. Elle se montre fidèle à sa mission et transporte son énergie et sa flamme à la défense des Lieux Saints. La lutte fut vive et glorieuse. La victoire couronna la justice ; la puissance chrétienne se fonda de nouveau sur la terre d'Asie, et la France vit un de ses fils sur le trône de Jérusalem.

Le tombeau qui fut le salut du monde est redevable de sa délivrance à la valeur des croisés. Et les croisés ? c'était l'Europe, sans doute !... Oui, mais l'Europe qui suivit en Orient les ardeurs de la Chevalerie.

Plus tard, quand la foi se vit attaquée dans l'Occident, les chevaliers se trouvaient encore armés sous son commandement et volèrent à sa défense. Ils s'émurent du péril de leur mère — car la religion catholique est la mère de la Chevalerie — et lui dédièrent le plus pur de leur sang.

L'attaque venait de plusieurs points ; plusieurs Ordres s'érigèrent et tous se déclarèrent vaillants pour la sauvegarde de la foi. Est-il besoin de redire les exploits et de proclamer les glorieux faits d'armes des commanderies de Calatrava contre les Maures, de celles de l'Ordre Teutonique, et des Templiers surtout, contre les Sarrasins ? Non : tout cela est trop bien connu. Et personne après avoir étudié l'histoire de la Chevalerie, n'en saurait nier le mérite et la correspondance aux desseins de Dieu.

*
* *

Au contraire, le jour où, scrutée par la conscience des peuples, son œuvre sera parfaitement approfondie par le monde moderne, ce jour-là la Chevalerie sera appréciée à sa juste valeur. Comme toujours l'a d'ailleurs fait l'Eglise, on bénira son existence, et les hommages des siècles glorifieront l'influence heureuse qu'elle a exercée sur l'individu, sur la société et sur la chrétienté au moyen âge !

ORIGINE DES NOMS DE FAMILLE.

(Suite. V. p. 99.)

Evidemment la première famille est celle de M. Deville ; la haute partie est habitée par les Lehaut, Dehaut, Duhaut, et la basse ville par les Debas, Dubas, Lebas, Bazin, Basinet, Bassinet.

Où est donc l'église ? La voilà, devant vous ; elle a pour plus proches voisins la famille **Léglise** et la famille **Latour**.

N'oubliez pas, s'il vous plaît, qu'au moyen âge français, le peuple chrétien, qui n'avait pas encore songé à bâtir des théâtres, assistait aux *mystères*, aux drames sacrés, à l'entrée des églises où l'on disposait la scène pour les acteurs. Ceux qui exécutaient des rôles dans ces pièces religieuses en ont souvent gardé le nom, comme nom de famille ; ainsi il y a les Ledieu, Lepape, Larchevêque, Lévêque, Leprêtre, Lechanoine, Labbé, Lange, Lesaint—remarquez l'article devant tous ces noms pour dénoter la fonction et le rôle théâtral—Chanoine, Dessain, Abbadie, Chapelain, Capelin, Capelle, Lachapelle, Doyen, Ledoyen, Doyon, Moine, Lemoine, Prieur, Leprieur, Lepère et Lamère ; il n'y a pas jusqu'au bedeau qui n'ait laissé son nom à la famille Bedeau, et l'emplacement qui servait aux représentations a servi à dénommer des personnes, par exemple : Duportail, Duperron, Lasalle, Delasalle, Laporte, Delaporte.

En ville, tout le monde n'habitait pas autrefois sur le bord des rues, mais les familles : **Larue**, **Delarue**, ont certainement conservé leur nom de la place que leur demeure occupait sur la voie publique ; comme la famille **Dupont**, rappelle le souvenir de son emplacement avoisinant une rivière.

En ville encore nous rencontrons,—comme parfois aussi à la campagne—les demeures royales, princières, seigneuriales, où les charges étaient confiées à un personnel très nombreux. Ces titres et ces fonctions ont amené la classe suivante de noms de famille : Archer, Larcher, Baron, Baronnet, Lasnier, Bailly, Lebaillly, Baile, Bailleul, Boursier, Bouteillier, Boutillette, Lebouthillier ; Chamberlan, Chambrelan, Cellerier, Clerc, Leclerc ; Chevalier, Chevaliot, Lechevalier, Cavelier ; Comte,

Lecomte ; Duc Duché, Duquet, Leduc ; Dacier, Lécuyer, Forestier, Fortier, Lhuissier, Lussier ; Maître, Lemaître ; Maréchal, Lemaréchal, Marchal ; Marquis, Lemarquis ; Mesurier, Mesureur, Lemire (médecin), Lemoine et les diminutifs Monge, Mognet, Mongenais, Monet ; Page, Lepage, Paget, Pagès, Pageot ; Pinard (revenu des impôts) Prince, Leprince ; Roy, Leroy ; Seigneur, Seigneuret, Signoret ; Sieur, Lesieur, Lesueur ; Sire, Siret, Lesire ; Sergent, Lesergent ; Vallet, Vallois, Valleret ; Sénéchal, Sénécal.

Beaucoup d'autres noms se sont transmis, en raison des fonctions municipales ; tels sont : Lavocat, Bailli, Lécivain, Guet, Guettier, Leguet, Duguet, (officier de police) ; Maire, Lemaire, Mairet, Maireau, Mairesse, Lamairesse ; Prévost, Provost, Pruvost, PrévotEAU, Leprévôt ; Prud'homme, Prod'homme ; Lesénéchal ; Tabellion, Taillon ; Terrien (qui a le soin d'une terre), Vacher, Vacherot, Vachon, Vasseur, Verdier, (garde des forêts), Viger, Viguière, Leviguière (lieutenant d'un prévôt ou d'un bailli).

Sans sortir de la ville, cherchons un intérêt nouveau en pénétrant dans les ateliers où les ouvriers exercent leurs métiers et leurs professions : ici encore les noms de famille se pressent et se tassent comme les modestes demeures qui les abritent : Barbier, Barbe sont voisins de Boucher, de Boulanger, Boulangeot, et vis-à-vis habitent ceux qui leur fabriquent des étagères et des comptoirs : Charpentier, Carpentier, qui ont besoin à leur tour de Cloutier, proche parent des Fabre (ouvrier forgeron) Favre, Fèvre, Fabrice, Favier, Faure, Fauret, Dufaure, Lefaure, Lefèvre, Lefévre. Ces gens-là fabriquent des Chaudron, Chaudronnier, et les faux pour les Faucheur, Fauchoux, Faucher, Lefauchoux ; Ferrier leur fournit le fer, ainsi que Féron, Defer, Ferrière, Laferrière, Taillefer, cousins germains des Ferron, des Maréchal, Marichal et Desforges. Que peuvent les uns et les autres sans les Cordier, Cirier, Couturier, Lacouture, Couvreur, Lecouvreur, Charron, Carron, Caron, Charbonnier, Charbonel, Charbonneau, Carbonel, Carbonneau, Charest, Charrier : tous Marchands aussi bien que Mercier, Lemercier, Mercerot, Parmentier, (tailleur ou confectionneur de parements) Leparmentier, Pelissier, qui travaille les pelisses, Peautre, Lepautre, Pelletier, Lepelletier qui travaille les peaux, Lepailleur et Potier, Rouyer et Royer, fabricants de roues, Savetier et Sabatier ; Tailleur et Taillerand ; Tisseur et Tisserand avec leurs déri-

vés Tessier, Texier, Teyssaire, Tissandier, Tissier, Tissot, Tellier, Letellier ; Teinturier et Thuillier, Verrier et Leverrier.

IV

Il semble, Mesd. et Mess., que la ville — Belleville — nous a fourni une ample cueillette de noms de famille ; il est temps d'en sortir pour respirer l'air, au — Beausoleil — de la campagne. Rien de plus agréable, ni sans doute de plus instructif au point de vue qui nous occupe.

Suivons Larue, Lavoie, Beauchemin, Lechemin, Duchemin.

Apercevez-vous là-bas sur Lamontagne, Montaigne, Montagnon... un Bois, Dubois, Bosc, Bosquet, Bousquet, du Bosc, Boissy, Bois-vert, Boismenu, Durbois, Brisebois ? Ces Beaulieu ou Beaumont entourent un Château, Duchâteau, Châtel, Châtelet ayant Châtelain et Chatelier, Lechatelier, Chateauneuf, Chateauvert, entouré de Lacour, Delacour, de Belcour. Le domaine ou Beauséjour est la propriété d'une famille noble et chevaleresque : est-ce de l'Agloiserie, de l'Erpinière, de la Bissonnière, de la Bouchardière, de la Bourdonnière, de la Coursière, de la Martellière, de la Canterie, de la Durantaye, de la Ferrandière, de la Gauchetière, de la Martinière, de la Morandière, de la Poterie, de la Renaudière, de la Tesserie, de la Tremblaye, de la Valtrie, de la Vêrandrye... ? Peu importe : le fait est palpable, je veux dire que les noms de famille se greffent sur la dénomination des lieux et des terres possédées.

Si nous escaladions la hauteur qui se dresse devant nous, endroit habité par les familles Roche, Rocher, Desroches, Delaroché, Roque, Larocque, Rochereau, Rochette, Rochon, Rochelot, Roquette, Rocque-brune. Le Roquet, Leraquette, nous distinguons dans Lavallée, Leval, Duval, Laval, Lavallette, Levallon, Longueval, Bonneval, Courval, Malvaux, Mavaux, Delval, un bourg, animé de Bourgeois, Bourgain, Bourget, Bourque, Lebourgeois, Dubourg, Bourgeau, Bourgerie, Bourgis, Bourgine.

On y exerce naturellement les petits métiers de Foulon, Brosier, Chaunier, Cuillier, Coquillier, Charpentier, Chapuis, Chaput, Jardinier, Tavernier, Vannier, des Martel, Marteau, Desmar-teaux, Masson ; on y fait des Harnois, Harnais, de Beauharnois.

Beaucoup de noms d'affranchis agricoles marquent les accidents des lieux, la situation des demeures, les voisinages d'habitation à la campagne.

Le village — sans église — où se groupent quelques maisons est le lieu d'origine de Hamel, Hamelin, Amelot, Duhamel, Duhaméau. Tout autour s'élèvent les cabanes qui abritent les familles Champ, Champeau, Campeau, Beauchamp, Longchamp, Ducamp, Deschamps, Champion, Championnet, Champlain, Chandonné, Changarnier, ainsi que Berger, Bergeron, Chevrier, Pasteur.

Voyez ce terrain planté d'Aulne : c'est la résidence des Daunais, Launay, Launoy, Delaunaie, Delaunois, Desaulniers. Près d'eux sont les familles Avoine, Avene, Avenel, Davenne, Sarra-sin, ainsi que les Barte (bocage), les Blache, Blachot (terrain ombragé de jeunes chênes), les Buisson, Bisson, Bissonnet, Bissonnette, Buisnard, Dubuisson ; les Boulay, Laboulaye (lieu planté de bouleaux) ; les Breuil, (parc ou verger entouré de murs) Dubreuil, Breul, Brulé, Breuilly, Breuillet, Brouillet ; les Bruyère, Labruyère, Brière ; Buis, Bussière ; les Charme, Decharme, Ducharme, Ducharmay et Desnoyers.

Au travers de ces plantations familiales, on aperçoit deçà et delà, une maisonnette où les Caze, Decaze, Caseneuve, Caseau vivent en bonne harmonie.

Non loin se trouve une Carrière ou Perrière, Perron, Perras, Peyret, où travaillent les Carrier, à l'ombre d'une Coudraie, Ducoudray, Courier, Couret, Coudert, Lacaure, Lacoudrette, Lacoudraie, entremêlée de Chêne, Chénier, Duchêne, Deschênes, Duquesne, Lechêne, Lecesne, Beauchesne et leurs rejetons Chesneau, Chesnel, Quesnel, Quesnoy, Duquesnoy, Quesnay, Duquesnay. Il y a parenté entre eux et les Cormier, Descormiers, Descormaux, et aussi les Orme, Dorme, Delorme, Desormeaux, Delourmel, les Tilleul, Dutilleul, Duthil, Destilleuls, les Frêne, Fresne, Fresnay, Fresnel, Fresneau, Dufrêne, La Frenière, La Frenaye, Frenette.

Dans un Clos appartenant à Duclos s'épanouit un Jardin, un Jard, Lejard, Jardinnet, Dujardin, Desjardins ; et tout près un Marais, Marois, Dumarais, Desmaret, ainsi qu'une Fosse, Fossier, Fosset, Lafosse, Delafosse, Delfosse, bondée d'Épine, Lépine, Lépinau, Lépinau.

Sur une Côte, Coste, devenue Côté, Lacôte ; Lacoste, Descôtes, Descostes se dresse fièrement une Croix, Croizé, Croisette, Croisel, Delacroix, Delcroix.

Dans la Plaine, Delaplane, ou dans une Lande, Lalande, Lalonde, s'étale toute une végétation plantureuse et d'aspect varié : c'est Laverdure en Bellefeuille, la Fougère, l'Osier, Olivier, Ossaye,

Le Pin, Dupin, Pineau, Pinet, le Sureau, Dessureaux, les Chardon, Lorties, Loranger, Lemélier, Lemesle, Lachataigneraye, Laronce, Laronche, Ronceray, Lavigne, Vigneau, Vignon, Vigny, Delavigne, Duvigneau, le Tremble, Tremblay, le Figuier, Poirier, Périer, Poirer, Pommier, Prunier, Laprune, Loignon, Plante, Laplante, Lafleur, Fleury, Fleurange, et ses innombrables variétés, Latulippe, Lœillet, Larose, Rosier, Rosière, Desrosier ; Laviolette, Jasmin, Lapervenche, Pervencher, Provancher, Lagiroflée, Raisin, Racine...

Mais au milieu de cette frondaison riante, de cette faune dont la robe est tissée de cent couleurs, on me pardonnera de saluer, en passant, un arbuste, au feuillage toujours vert, à l'odeur pénétrante et aromatique, noble et digne sur sa tige sans raideur ; aucun arbuste rival dans l'antiquité et les temps modernes, n'a joui d'une plus grande célébrité : jadis il servait à tresser la couronne des athlètes vainqueurs, des poètes inspirés des muses, et dans la suite il a ceint le front des savants et des artistes, et même la proue des vaisseaux victorieux. Son nom, en effet, reste encore synonyme de victoire ; et ce nom est déjà sur vos lèvres : il s'appelle **Laurier** !

Le coup d'œil serait incomplet sans les vertes prairies traditionnelles, arrosées de cours d'eau : nous avons ainsi les familles Pré, Laprairie, Prey, Dupré, Duprat (pratum), Préau, Préjean, Préfontaine, Prénouveau, Prémont, Després, Despréaux, Beaupré, de Grandpré, Rondpré, Longpré, où serpentent l'onde de Lafontaine, Fond, Lafond, Fontenay, Fontenoy, Fontenelle, Bonnefond, Fontblanche, Fontbrune, Fontville, qui finissent par former Desrivières, Rivière, Delarivière, fécondant Despâtis (ou pâturages), formant Desilets, Delisle, s'agglomérant sur Larive, Delarive, des Laberge, dans une Chaussée, Chaussé, Lachaussée, qui conduisent l'eau sur le Moulin, Dumoulin, qu'habite les Meunier, Munier, Mousnier, Minier, Molinier, Molin, qui ont pour voisins les Métayer, Messier, Métivier, lesquels confient leurs grains moissonnés aux Roulier, Routier, pour le porter aux Maisonneuve et aux Bourg où l'on cuit le pain chez les Dufour, Fournel, Fourneau, Fournier, Fournière.

Tout ce vivant paysage est agrémenté de maisonnettes ou *may*, *mas* (mensus) Dumay, Lemay, Dumas, ou (mansionile), Mesnel, Duménil, Lemesnil, de parc ou maison de Plaisance, nommé Plessis, Duplessis, entourés de Mézière, Mézeray, de Murier, Mourier, tandis que sur la colline ou Puy, Lepuy, Dupuy sont exposés à la

bise, Heurtebise, Hurtebise, Heurtevent, en dépit de Laforêt, Laramée, Labranche et malgré le Gault, Legault (forêt) où poussent la Vergne (nom de l'aulne dans le midi de la France) Vernet, Vernière, Duvernay, Duvernois, Livernois.

Ce tableau est-il complet? Non, Mesdames et Messieurs. L'homme des champs a pour compagnons des animaux; et les quadrupèdes, comme les oiseaux et les poissons, lui ont prêté leurs dénominations. Autour de la ferme qu'il exploite se groupent donc les familles Lagneau, Lebœuf, Lebouc, Lechat, Lachat, Cheval, Cauchon, Deschiens, Lapoule, Poulain, Pigeon, Pigeonneau, Pinson, Pinsonneau, Poulet, Pouliot, Rossignol, Mouton, Moineau, Hanon, Lanon, Lecoq, Cochet, Lemerle, Lemesle, Merlot, Merlin, Marlot, Lalouette, Abeille, Labeille, Lerat, Lerenard, Lescarbeau, Létourneau, Létourneu, Loiseau, Loisel, Loyson, Lacaille, Becachel, Bécasseau, Chamois, Lechamois, Faucon, Fauconnet, Fauconnier, Colombe, Coulombe, Goujon, Goupil, (renard), Lorient, Legeay, Leloup, Louvel, Louveteau, Lièvre, Lelièvre, Lévreau, Pie, Lapie, Cerf, Lecerf, Labiche, Buze, Buzon, Labuze, Corbeau, Milan, Papillon, Grillon, Grillot, Grelot, Grelais, Pivert, Poisson, Barbeau, Languille, Loche, Lochet, Salmon, Saumon, Chabot (espèce de poisson) conservés dans un Vivier, Duvivier.

(A suivre.) - 173

La Légende napoléonienne au XIX^e siècle.

(Suite.)

Vers l'époque même où écrivait Béranger, nous voyons les artistes, les écrivains puiser à l'envi leurs sujets dans les temps napoléoniens.

Ecarté obstinément par les jurys officiels de la Restauration, **Horace Vernet** ouvre une exposition privée, et la foule se presse autour des toiles célèbres, telles que "la mort de Paniotowski," "le soldat de Waterloo," etc...—Le dessinateur **Charlet** (1) crayonna quantité de scènes guerrières ou humoristiques dont les vétérans de Napoléon étaient toujours les héros. A son exemple, **Raffet** se fit, dans ses lithographies, l'historien de la Grande Armée. Il est l'auteur de cette gravure célèbre, "le Défilé nocturne," où l'ombre de l'empereur, entouré des ombres de ses maréchaux, passe en revue dans un cadre fantastique, ses cavaliers dont les crânes rient sous les casques d'un rire de squelettes, et ses fantassins qui entrechoquent, pour lui présenter les armes, leurs os dénudés. Dans l'usage familier de la vie, une foule d'objets usuels, assiettes, tasses, fers à repasser, marteaux, tenailles, portaient l'image de l'empereur, devenu ainsi une sorte de dieux pénates, veillant sur les foyers.

Même obsession chez les écrivains. **Casimir Delavigne**, dans ses *Messéniennes* (1818-19), tout en reprochant à Napoléon d'avoir confisqué la liberté, ne peut s'empêcher de regretter la splendeur des gloires défuntes :

" Il n'a régné qu'un jour ; mais à travers l'orage
Il versait tant d'éclats sur son peuple séduit
Que le jour qui suivit son rapide passage,
Terne et décoloré, ressemblait à la nuit."

Lamartine, lui aussi, a beau vouloir flétrir le "tyran" dont son royalisme fait profession de détester la mémoire ; malgré lui, son admiration éclate :

" Etre d'un siècle entier la pensée et la vie ;
Emousser le poignard, décourager l'envie ;

(1) A partir de 1817.

Ebranler, raffermir l'univers incertain ;
 Aux sinistres clartés de la foule qui gronde,
 Vingt fois contre les dieux jouer le sort du monde :
 Quel rêve ! — et ce fut ton destin," (1)

Enfin, Mesdames et Messieurs, Napoléon allait rencontrer un poète digne entre tous de comprendre et de chanter son génie. A partir de 1827, V. Hugo se constitua le prêtre de la religion napoléonienne. Fils de soldat, il avait maintes fois frissonné dans son enfance aux récits de son père, le général Hugo. Il avait vu Napoléon

" Cet homme souverain
 Passer muet et grave, ainsi qu'un dieu d'airain "

au milieu des acclamations populaires. De tous ses souvenirs de jeunesse, aucun ne fut plus profond que celui-là.

Devenu homme, son âme, "écho sonore," — comme il disait lui-même — vibra encore des ébranlements autrefois ressentis. En même temps son génie, épris de grandeur, trouvait dans la vie de Napoléon, un magnifique thème à lyriques effusions. Autrefois Mallet du Pan, un Genevois, avait dit de Napoléon alors à ses débuts : "Ce n'est pas pour l'histoire, c'est pour l'épopée que travaille ce jeune homme. Il est hors du vraisemblable." Une épopée ! le mot est juste : mais pour chanter une épopée, il faut un Homère. V. Hugo prit ce rôle pesant et le *soutint*.

Dans les premières *Odes* qu'il consacra à Napoléon, V. Hugo subit visiblement l'influence de Chateaubriand : même dans l'éloge il n'oublie jamais de condamner la cruelle ambition de Bonaparte :

" Il passa par la gloire, il passa par le crime
 Il n'est arrivé qu'au malheur."

Il adjure les peuples d'aimer la liberté, de ne jamais la sacrifier à l'ensorcellement d'un homme.

Mais à mesure que Hugo se détache de ses idées royalistes et qu'il secoue les premières influences qui ont agi sur lui, il met

(1) La pièce se terminait par ces mots :

" Et vous, fléaux de Dieu, qui sait si le génie.
 N'est pas une de vos vertus."

Lamartine se repentit plus tard de ces deux vers qui lui pesait "comme un remord," et il les modifia ainsi :

" Et vous, peuples, sachez le vain prix du génie
 Qui ne fonde pas de vertus."

La correction est un peu plate : mais la conscience du poète fut tout de même soulagée.

moins de restriction à la louange. En 1827, son admiration éclate enfin dans la pièce célèbre " Lui. "

" Toujours lui ! lui partout ! — ou brûlante ou glacée,
 Son image sans cesse ébranle ma pensée.
 Il verse à mon esprit le souffle créateur,
 Je tremble, et dans ma bouche abondent les paroles,
 Quand son nom gigantesque, entouré d'auréoles,
 Se dresse dans mon vers de toute sa hauteur. "

Le poète devient une sorte de sybille que fait frémir l'approche du dieu " ecce deus, ecce ! " Gardien attiré de la gloire de Napoléon il la défendra de tout sacrilège. Il sera le plus ombreux des pontifes ou des hiérophantes. En 1830, Louis-Philippe, devenu roi des Français, reprit le drapeau tricolore auquel la monarchie légitime avait substitué le drapeau blanc fleurdelisé. L'étendard d'Austerlitz et de Wagram se déployait donc de nouveau au-dessus des armées françaises. Hugo battit des mains ; mais il voulut davantage et demanda que les restes de Napoléon, demeurés à Sainte-Hélène, fussent ensevelis sous la colonne de la place Vendôme, à Paris. Deux mois plus tard, une motion fut faite en ce sens devant la chambre des députés, qui l'écarta, le sept octobre 1830, et passa à l'ordre du jour. La colère du poète se déchaîna dans l'Ode " à la Colonne ", où il rappelle par quels triomphes Napoléon forgea le monument que sa statue domine.

" Oh ! qui t'eût dit alors, à ce faite sublime,
 Tandis que tu rêvais sur le trophée opime
 Un avenir si beau,
 Qu'un jour à cet affront il te faudrait descendre
 Que trois cents avocats oseraient à ta cendre
 Chicaner ce tombeau. "

Auguste Barbier riposta à Hugo, dans le morceau célèbre intitulé " l'Idole " :

" Je n'ai jamais chargé qu'un être de ma haine
 Sois maudit, ô Napoléon ! "

Mais la protestation n'arrêta point le courant. Deux ans après, en août 1832, V. Hugo écrivait à l'occasion de la mort du duc de Reichstadt (l'Aiglon !) l'admirable pièce, dont le titre est " Napoléon II. " Jamais son génie n'a déployé plus grande aile.

I

Mil huit cent onze ! — O temps où des peuples sans nombre
 Attendaient, prosternés sous un nuage sombre,
 Que le ciel eût dit oui !

Sentaient trembler sous eux les Etats centenaires,
Et regardaient le Louvre entouré de tonnerres,
Comme un mont Sinai !

Courbés comme un cheval qui sent venir son maître !
Ils disaient entre eux : "Quelqu'un de grand va naître !
L'immense empire attend un héritier demain.
Qu'est-ce que le Seigneur va donner à cet homme
Qui, plus grand que César, plus grand même que Rome,
Absorbe dans son sort le sort du genre humain ?"

Comme ils parlaient, la nue éclatante et profonde
S'entr'ouvrit, et l'on vit se dresser sur le monde
L'homme prédestiné,
Et les peuples béants ne purent que se taire,
Car ses deux bras levés présentaient à la terre,
Un enfant nouveau-né !...

Quand il eut bien fait voir l'héritier de ses trônes
Aux vieilles nations comme aux vieilles couronnes,
Eperdu, l'œil fixé sur quiconque était roi,
Comme un aigle arrivé sur une haute cime,
Il cria tout joyeux avec un air sublime :
L'avenir ! l'avenir ! l'avenir est à moi !

II.

Non l'avenir n'est à personne !
Sire ! l'avenir est à Dieu !
A chaque fois que l'heure sonne,
Tout ici-bas nous dit adieu ;

L'avenir ! l'avenir ! mystère !
Toutes les choses de la terre,
Gloire, fortune militaire,
Couronne éclatante des rois,
Victoires aux ailes embrassées,
Ambitions réalisées,
Ne sont jamais sur nous posées
Que comme l'oiseau sur nos toits !
Oh ! demain, c'est la grande chose !
De quoi demain sera-t-il fait ?
L'homme aujourd'hui sème la cause,
Demain Dieu fait mûrir l'effet.

Demain, c'est le cheval qui s'abat blanc d'écume.
Demain, ô conquérant, c'est Moscou qui s'allume,
La nuit, comme un flambeau.
C'est notre vieille garde au loin jonchant la plaine,

Demain, c'est Waterloo ! Demain, c'est Sainte-Hélène !
Demain, c'est le tombeau !

.....

IV

Oui, l'aigle, un soir, planait aux voûtes éternelles,
Lorsqu'un grand coup de vent lui cassa les deux ailes ;
Sa chute fit dans l'air un foudroyant sillon ;
Tous alors sur son nid fondirent pleins de joie ;
Chacun selon ses dents se partagea la proie :
L'Angleterre prit l'aigle, et l'Autriche prit l'aiglon !

Encore si ce hanni n'eût rien aimé sur terre !...
Mais les cœurs de lion sont les vrais cœurs de père :
Il aimait son fils, ce vainqueur !
Deux choses lui restaient dans sa cage inféconde :
Le portrait d'un enfant et la carte du monde,
Tout son génie et tout son cœur !

.....

Tous deux sont morts. — Seigneur, votre droite est terrible,
Vous avez commencé par le maître invincible,
Par l'homme triomphant,
Puis vous avez enfin complété l'ossuaire :
Dix ans vous ont suffi pour filer le suaire
Du père et de l'enfant !

Gloire, jeunesse, orgueil, biens que la tombe emporte !
L'homme voudrait laisser quelque chose à la porte,
Mais la mort lui dit non !
Chaque élément retourne où tout doit descendre :
L'air reprend la fumée, et la terre la cendre,
L'oubli reprend le nom.

(*Chants du Crépuscule,*)

L'éblouissement de pareils vers acheva de griser l'âme française.

D'autre part, on s'arrachait alors les "Mémoires," parus depuis peu, des généraux ou des serviteurs de l'Empire. Jamais la curiosité des choses napoléoniennes ne fut plus générale ni plus passionnée qu'alors. Aussi — nous l'allons voir — la popularité du nom de l'empereur ne cessa de grandir de 1830 à 1840.

P. de LABRIOLLE.

(*A suivre.*)